

LE TEMPS

CLUBBING

Un podcast pour graver les mémoires des dancefloors

«Dancefloor Memories» compile en podcast le monde de la nuit de la fin des années 80 à aujourd'hui, rythmé au son de morceaux spécialement composés pour l'occasion. De Manchester à Montréal, de Zurich à New York, dix anonymes racontent le souvenir d'une soirée qui a changé leur vie



Se perdre, se trouver, s'oublier. Le dancefloor d'une boîte de nuit peut être le territoire de tous les possibles. — © THIBAUT RUKS



Léo Tichelli

Publié mardi 14 décembre 2021 à 11:29
Modifié mardi 14 décembre 2021 à 11:52

Premières fermées, dernières rouvertes. Triste résumé de la situation dans laquelle se trouvent les boîtes de nuit depuis le début de la pandémie... Lieux de contacts, de rencontres et de proximité, elles ont été parmi les premières à faire les frais des différentes restrictions. L'idée de la série de podcasts «Dancefloor Memories» a d'ailleurs émergé dans le creux d'une vague de covid, alors que les clubs attendaient toujours de pouvoir refaire la fête.

La question des pertes de gain pour les établissements s'est évidemment posée, celle de la rémunération des artistes aussi. Mais lorsque la fête s'arrête brutalement, c'est aussi une culture qui se met sur pause, et avec elle le développement d'une mémoire collective. C'est cet aspect-là qu'ont voulu explorer David Brun-Lambert* et Carole Harari du studio de podcast Chahut Média, en collaboration avec Nicolas Oggier et Audrey Danza du club genevois Motel Campo et du label Proxima. «Dancefloor Memories»: un podcast en dix épisodes et tout autant de témoignages pour ne pas oublier que derrière les vagues de covid miroite encore au large un monde de souvenirs, quand les basses harponnaient les corps et les regards tourbillonnaient dans des maelströms stroboscopiques.

Lire aussi: [ohoi samedi 26 juin, retour en boîte](#)

Etre ensemble avant tout

Un monde nocturne qui cesse de tourner, ce n'est pas si anodin que cela. Un club, simple lieu exutoire où l'on viendrait décompresser d'une semaine morose, soupape musicale sans lendemain ou terre d'excès pour les plus méditants? «Dancefloor Memories» est là pour prouver qu'une soirée peut être bien plus que cela. A chacun sa définition évidemment, il y a de toute façon autant de fêtes que de fêtards.

Ce qui ressort de ces dix témoignages, c'est qu'une nuit passée à danser peut se révéler cathartique. Territoire de tous les possibles, lieu de communion et d'extipation, ou paradis transcendantal, un dancefloor a le pouvoir de faire valser les destins, illustre David Brun-Lambert: «Notre série de podcasts explore ce que les soirées, qu'importe la forme qu'elles revêtent, apportent aux individus comme expérience personnelle. Elles peuvent faire basculer un parcours de vie, panser les plaies intimes, faire naître une vocation ou donner de la lumière à des existences.»

Lire aussi: [Sur le dancefloor, la colère](#)

Rien ne relie a priori les dix témoignages recueillis par Chahut Média. L'auditeur est transporté de Manchester à New York en passant par Montréal ou Roggwil, il y revit les débuts de la drum and bass, se serre dans un bar à mescal de Mexico, tremble sur de la *gabbler* bernoise ou embarque dans un ICN direction Zurich, le tout trimballé entre les années 1980 et 2010. Tout converge pourtant en un épiscentre sensoriel: le dancefloor. A chacun son expérience, de la transe méditative à la chorale de chants latino-américains improvisée, mais avec comme point commun le mariage organique des corps et des émotions: «Une soirée, c'est avant tout le territoire de l'«être-ensemble», précise David Brun-Lambert. Un lieu de sueur et de fièvre, d'utopie et de joie, d'abandon de soi et de solidarité où l'ultra-intime devient finalement universel. Ce n'est pas pour rien que malgré la diversité des témoignages, on retrouve des expériences communes.»

Emporté par la foule

Les pistes de danse du monde entier possèdent aussi une importance sociale trop souvent minimisée, d'après David Brun-Lambert: «Une soirée est une expérience collective et fédératrice avant tout. Il y a un vent démocratique qui souffle sur chaque dancefloor.» Et Carole Harari d'acquiescer: «Les autorités viennent de fermer les clubs en Allemagne. Que fait la jeunesse? Elle fait la fête dehors. C'est une sorte de poulx commun qui se met à battre à l'unisson. Les clubs sont peut-être les premiers à fermer en temps de pandémie, mais danser est aussi la réaction la plus instinctive lorsqu'une population s'arrache à une période troublée.»

Lire aussi: [Festival Electron, comme un air de dernière danse](#)

Il y a peut-être plus de points communs que l'on imagine entre le peuple français qui danse dans les rues de Paris après la décapitation de Louis XVI et une soirée au Macumba. De la Révolution française en passant par la chute du mur de Berlin, les sursauts de l'histoire sont systématiquement célébrés par des lieses populaires, qu'importent le pays ou l'événement. Mais la fête est aussi dangereuse car mouvante et spontanée, précisent encore les fondateurs de Chahut Média. Souvent, elle est aussi la première victime des tours de vis autoritaires, et aujourd'hui sanitaires.

Créer un récit historique

Ces dix épisodes ne sont pas que des mots. Cinq artistes suisses, cinq artistes internationaux et autant de femmes que d'hommes composent la bande originale de «Dancefloor Memories». Des *tracks* qui viennent des quatre coins du monde pour donner vie à des témoignages tout aussi bigarrés. Nicolas Oggier et Audrey Danza se sont occupés de la partie musicale du projet: «On a invité des artistes dont on appréciait le travail à créer une sorte de mémoire du monde de la nuit. Aucun n'a refusé. Je crois qu'ils étaient tous ravis de parler d'autre chose que du covid, et de rendre hommage à ces espaces de liberté.»

Chaque artiste ayant carte blanche, il a ensuite fallu coupler les différents univers musicaux avec les témoignages. Un travail qui ne coulait pas forcément de source, les producteurs composant à l'aveugle pour des histoires qu'ils n'avaient pas entendues: «Tout s'est étonnamment bien goupillé, rassure Nicolas Oggier. On avait très peur qu'il y ait parfois un gros décalage, certains des artistes ayant des sonorités rugueuses, d'autres des rythmes lents ou au contraire rapides, mais tout s'est révélé assez instinctif. C'est peut-être la chance du débutant.»

Plus que des anecdotes de soirées, ce projet est également l'occasion de créer un véritable panorama des musiques électroniques et de voir ce qu'elles ont pu apporter à la société en près de quarante ans: «Pour un jeune qui sort aujourd'hui à Genève, la scène suisse alémanique des années 90 ne lui dit peut-être rien. L'écoute de ces podcasts permet aussi de parfaire son éducation, d'assister à la naissance de certains styles, de voir que des boîtes de nuit ou des nouvelles sonorités ont pu changer le visage de certaines villes», illustre Audrey Danza. L'exercice est pour le moment limité à un public francophone mais «Dancefloor Memories» ne compte pas couper la musique tout de suite et s'imaginer continuer la soirée en proposant des témoignages en anglais pour une potentielle suite. Les sons composeront également un LP de 11 titres sur le label Proxima Records (Audrey Danza, aussi DJ, a fait le remix d'une des *tracks*) et viendront à leur tour faire suer et taper du pied les fêtards du monde entier, histoire que la nuit ne s'arrête jamais.

Dancefloor Memories, un podcast à découvrir sur [Chahut Média](#). Une création en partenariat avec Couleur 3 et Tsugi et avec le soutien de la Ville de Genève.

Les 11 *tracks* sont à découvrir en intégralité [ici](#).

* Collaborateur occasionnel du «Temps»